



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 11 (1972), p. 163-181

Aḥmad Darrāğ

La vie d'Abū'l-Maḥāsin Ibn Tağrī Birdī et son oeuvre.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène
9782724711295	<i>Guide de l'Égypte prédynastique</i>	Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant
9782724711363	<i>Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)</i>	

LA VIE D'ABŪ'L-MAḤĀSIN IBN TAGRĪ BIRDĪ ET SON ŒUVRE

Aḥmad DARRĀĠ

Vers la fin de la première moitié du 9^e siècle de l'Hégire, les maîtres de l'école historique en Egypte au temps des Mamelouks étaient Ibn Haġar et 'Aīnī dominés par l'historien Maqrīzī. Après leur mort, la primauté passa à Abū'l-Maḥāsin Ibn Tagrī Birdī, qui la conserva jusqu'à sa mort, survenue en 874 de l'Hégire ⁽¹⁾.

Nul n'a été critiqué comme Abū'l-Maḥāsin en son temps. Ses plus grands détracteurs furent Sakhāwī et Ibn al-Ṣairafī. Dans la biographie que Sakhāwī a consacré à Abū'l-Maḥāsin et qu'il a insérée dans son dictionnaire (*Al-Daw' al-lāmi'*) ainsi que dans son ouvrage *al-Tibr al-masbūk*, il le soumit à une critique des plus acerbes ⁽²⁾. Ibn al-Ṣairafī, de son côté, dans la biographie de son père l'Emir Ibn Tagrī Birdī, mort en 815 de l'Hégire ⁽³⁾, insérée dans son ouvrage qui a pour titre *نزهة النفوس والأبدان* (*Nuzhat al-Nufūs wa'l 'Abdān*), après l'avoir salué comme une autorité en matière d'histoire, s'en prit à lui; lors de sa mort survenue en 874 de l'Hégire, il le critiqua également, dans son livre *إنشاء العصر بأبناء العصر* (*Inbā' al-Ḥaṣr bi-'Abna' al-'Aṣr*) en des termes surpassant en sévérité ceux de Sakhāwī ⁽⁴⁾. Il semble qu'Abū'l-Maḥāsin ait été au courant de la haine que lui avaient vouée ses deux adversaires. C'est pourquoi il dicta lui-même sa propre biographie à son disciple Aḥmad Ibn Ḥusayn al-Turkomānī. Cette biographie se trouve dans le manuscrit de l'ouvrage d'Abū'l-Maḥāsin *المنهل الصافي* (*Manhal al-Ṣāfī*). D'autre part, les critiques de Sakhāwī et d'Ibn al-Ṣairafī servirent de prétexte à une

⁽¹⁾ Ziyāda, *Les historiens en Egypte au XV^e siècle*, p. 26.

⁽²⁾ Tibr, p. 4-5.

⁽³⁾ *Nuzhat al-Nufūs*, éd. Ḥabaṣī, vol. II, p. 320-321.

⁽⁴⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, éd. Ḥabaṣī, p. 175-182.

floraison d'études qui parurent sur Abū'l-Maḥāsin destinées à lui donner la place qu'il mérite dans cette époque riche en historiens. Il convient de citer notamment celle de Gaston Wiet, parue en 1930 dans le *Bulletin de l'Institut d'Egypte* ⁽¹⁾ et celle de Popper dans l'Introduction du volume VII de son édition des *Nuḡūm* ⁽²⁾. En 1949, le Dr. Moustapha Ziyāda, dans son ouvrage intitulé *Al-Mu'arrikhūn fī Miṣr fī l-qarn al-ḥāmis 'aṣar al-Milādī* ⁽³⁾ a consacré un chapitre à cet historien. Dans un article paru en 1956, Popper, étudiait à son tour les critiques de Sakhāwī contre Abū'l-Maḥāsin ⁽⁴⁾. Enfin, Muḥammad 'Abdallah 'Anān dans son livre *Mu'arrikhū Miṣr al-islāmīya wa Maṣādir al-Tārīkh al-Miṣrī*, publié en 1969, a, lui aussi, réservé un chapitre à celui qu'il nomme l'historien de l'Egypte et l'historien du Nil (مؤرخ مصر ومؤرخ النيل) ⁽⁵⁾. Cette étude cherche à établir l'influence de la personnalité d'Abū'l-Maḥāsin sur son œuvre.

* * *

Abū'l-Maḥāsin est né vraisemblablement l'an 812 de l'Hégire. Il était le cadet de la famille. Ses frères moururent en bas âge, sauf un, qui était un frère utérin et qui se nommait Qāsim, lequel d'ailleurs le précéda dans la tombe ⁽⁶⁾. Son père était l'Emir Tagrī Birdī, mort en 815 de l'Hégire, alors qu'il était gouverneur de Damas pour la troisième fois. Il avait été précédemment grand Atabek d'Egypte, fonction qui permettait au titulaire de prétendre au sultanat. Ainsi que son fils le relève dans la biographie qu'il lui a consacrée, Tagrī Birdī était d'origine grecque et faisait partie des Mamelouks de Zāhir Barqūq ⁽⁷⁾.

(1) Wiet, *L'historien Abul-Maḥāsin*, in *BIE*, t. XII, 1929-1930, p. 89-105.

(2) *Nuḡūm*, éd. Californie, vol. VII, Introd. p. v-xiv.

(3) Ziyāda, *op. cit.*, p. 26 et suiv.

(4) Popper, *Sakhawī's criticism of Ibn Taghrī Birdī*, in *Studii Orientalistici in onore di Giorgio Levi della Vida*, vol. II, Roma 1956, p. 371-389.

(5) 'Anān, *Mu'arrikhū Miṣr al-islāmīya*, p. 114-126.

(6) Voir plus loin.

(7) *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VI, p. 432-435; *Nuzhat al-Nufūs*, vol. II, p. 320-321. Le fait n'est pas pour surprendre lorsqu'on sait qu'au Caire se trouvait une ruelle entièrement habitée par les Roums (*Khiṭaṭ*, éd. Būlāq, vol. II, p. 8). Au marché des esclaves de la capitale toutes sortes de races étaient exposées, mais surtout des Turcs et des Tcherkess. Il y avait aussi des Albanais, des Serbes, des Roumains et des Tartares (Darrāḡ, *L'Egypte sous le règne de Barsbay*, p. 322). Divers témoignages historiques nous prouvent que plusieurs

L'Emir Taġrī Birdī, père de notre historien, jouissait d'une excellente réputation à Damas à cause de son équité. C'était aussi un mécène et il participait à des débats juridiques ⁽¹⁾.

L'Emir Taġrī Birdī n'était pas un simple Mamelouk du Sultan Barqūq et sa présence au palais n'était pas un effet du hasard. S'il atteignit aux plus hautes situations dans l'état au temps de Barqūq et de son fils al-Nāṣir, c'est grâce à ses relations avec ces princes et aux alliances qui créaient entre eux des liens familiaux. Sa cousine paternelle Širīn, d'origine grecque, était l'une des épouses de Barqūq, à qui elle avait donné un fils, al-Nāṣir Faraġ ⁽²⁾. C'est ce lien de parenté qui permit par la suite à Taġrī Birdī d'épouser une des femmes de Barqūq après que cette dernière eût été répudiée par le Sultan. Cette femme fut la mère de sa fille cadette Šaqrā' ⁽³⁾. En 808 de l'Hégire, le Sultan Faraġ épousa la fille de l'Emir, Fāṭima ⁽⁴⁾. Cependant, en dépit de ce lien de parenté si étroit, à la mort de Taġrī Birdī survenue à Damas en 815, Faraġ s'empara de ses biens sans rien laisser à ses enfants. Aussi Abū'l-Maḥāsin écrit dans la biographie de son père : « Il nous laissa pauvres parmi les pauvres Musulmans. Mais Dieu ne nous abandonna pas et nous avons grandi sans argent et sans biens, mais, Dieu merci, à l'abri du besoin » ⁽⁵⁾.

Tout prouve en effet qu'Abū'l-Maḥāsin vécut une jeunesse aisée auprès de ses beaux-frères, sous la protection des Mamelouks, aisance qui lui permettait de tenir dans la société son rang parmi les *awlād an-Nās*.

Après la mort de son père, il vécut auprès de sa sœur Hāġir, femme de Nāṣir al-Dīn ibn al-'Adīm, qui devint, en 811 de l'Hégire, juge du rite Ḥanafite et occupa à plusieurs reprises ces fonctions jusqu'à sa mort survenue en 819. Hāġir épousa en secondes nocces Ġalāl al-Dīn Abū'l-Faḍl 'Abd al-Raḥmān Bulqīnī, grand juge

autres races d'Europe figurèrent dans le corps des Mamelouks, notamment des Scandinaves, des Castillans, des Italiens, des Hongrois, des Chyriotes et des Allemands. C'étaient ou d'anciens captifs, ou des esclaves achetés. Certains d'entre eux atteignirent aux plus hautes situations, d'autres furent même Sultans, comme Lājīn, comme le Sultan Khoshqadam ou le Sultan Tamarbogā (Wiet, *L'Egypte Arabe*, p. 388-391). Mais la caste des Mame-

louks était ainsi formée que les minorités étaient fondues dans la majorité, c'est-à-dire les Turcs (Popper, *op. cit.*, p. 373).

⁽¹⁾ *Nuzhat al-Nufūs*, vol. II, p. 320-321.

⁽²⁾ Wiet, *Manhal Šāfi*, n° 1188; *Nuġūm*, éd. Popper, vol. VI, p. 149; *Ḍaw'*, vol. XII, p. 69-70.

⁽³⁾ Wiet, *L'historien Abul-Maḥāsin*, p. 91.

⁽⁴⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 92-93.

⁽⁵⁾ Wiet, *Manhal Šāfi*, n° 751.

du rite chaféite, qui mourut en 824. C'est à Bulqīnī que revient le mérite d'avoir conduit Abū'l-Maḥāsīn aux études religieuses. Ce dernier mena donc de front des études littéraires et religieuses sous la direction des grands 'ulamā' de ce temps ⁽¹⁾.

Sa sœur Fāṭima, épousa, après la mort de Nāṣir Faraġ, l'Emir Ināl al-Nawrūzī, promu par la suite gouverneur de Gaza, de Ḥama, de Tripoli, avant de venir mourir au Caire en 829, alors qu'il occupait une des plus hautes fonctions à la cour des Mamelouks, celle d'*Amīr Silāḥ* ⁽²⁾. Quant à sa sœur Šaqrā', elle, se maria à l'Emir 'Aqbugā Timrāzī, qui faisait partie de la caste des grands Mamelouks, et occupa plusieurs hautes fonctions dont celle d'Atabek; au début du règne de Ġaḡmaq, il fut nommé gouverneur de Damas et mourut dans cette ville en 843. Šaqrā' eut de l'Emir 'Aqbugā une fille qui épousa plus tard l'Emir Muḥammad, fils du Sultan Ġaḡmaq. Mais elle mourut en 847 ⁽³⁾. Une vieille amitié unissait Abū'l-Maḥāsīn à l'Emir Muḥammad, amitié qui se consolida, après le mariage de sa nièce. C'est l'Emir Muḥammad qui est à l'origine de l'ouvrage d'Abū'l-Maḥāsīn (*al-Nuġūm al-Zāhira*). Il dit, en effet : « C'est à cause de lui que j'ai écrit ce livre, sans qu'il m'en ait donné l'ordre. J'ai voulu achever l'ouvrage en citant rois après rois jusqu'à son avènement et après avoir évoqué ses actions suivant le système biographique. Je lui ai fait part de cela et il s'en est réjoui. Pendant que je rédigeais ce livre, il est mort dans la miséricorde de Dieu » ⁽⁴⁾.

Il semble que les relations qui existaient entre les enfants de l'Atabek 'Aqbugā Timrāzī et l'Emir Muḥammad aient été inutiles puisque à la mort de ce dernier, l'Emir Sayf al-Dīn Yāšbak Sūdūnī, ayant succédé à 'Aqbugā dans les fonctions d'Atabek — qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 849 ⁽⁵⁾ — se hâta de confisquer leurs terres. Abū'l-Maḥāsīn en éprouva du ressentiment car il considérait que les enfants de 'Aqbugā avaient été ainsi dépouillés de leur part d'héritage ⁽⁶⁾.

Sa quatrième sœur Baīrām, l'aînée, à ce qu'il semble, était veuve de l'Emir Yāšbak ibn Azdamurr Zāhirī, mort en 826 ⁽⁷⁾ alors qu'il était gouverneur d'Alep.

⁽¹⁾ Wiet, *L'historien Abul-Maḥāsīn*, p. 93-95. Idem. *Manḥal Šāfī*, n° 2291; Ziyāda, *op. cit.*, p. 28; 'Anān, *op. cit.*, p. 116.

⁽²⁾ Wiet, *L'historien Abul-Maḥāsīn*, p. 93.

⁽³⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 92.

⁽⁴⁾ *Nuġūm*, éd. Popper, vol. VII, p. 291-293.

⁽⁵⁾ *Nuġūm*, *ibidem*, p. 298-300.

⁽⁶⁾ *Nuġūm*, *ibidem*, Introd., p. XII-XIV.

⁽⁷⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 91. Idem, *Manḥal Šāfī*, n° 2655.

A part ses beaux-frères, Abū'l-Maḥāsin eut pour maîtres les grands Mamelouks de son père qui lui apprirent, entre autres choses, l'équitation ⁽¹⁾. A sa culture religieuse venaient ainsi s'ajouter ses qualités militaires.

* * *

Nous avons déjà signalé que Abū'l-Maḥāsin jouissait d'une certaine aisance. Les terres que son père possédait en Egypte furent partagées entre lui et son frère Qāsim. Il recevait aussi du Sultan, en tant que faisant partie des *Awlād an-Nās*, une pension mensuelle en espèce et en nature : viande, pain et fourrage.

Il raconte lui-même à ce sujet qu'un jour alors qu'il était à peine âgé de 5 ans, il monta à la Citadelle et demanda au Sultan Mu'āyyad du pain. Celui-ci ordonna de lui remettre sur le champ 300 dinars et lui promit de lui accorder ce qu'il demandait ⁽²⁾. Cette promesse fut tenue, tant par Mu'āyyad que par ses successeurs.

Bien que les revenus des terres concédés par l'Etat (*Iqtā'āt*) aux particuliers ne fissent pas partie, suivant les règlements des Mamelouks, de l'héritage, exception fut cependant faite en sa faveur. D'autre part, certains Sultans autorisaient les *Awlād an-Nās* à faire partie des Mamelouks ou à s'engager dans la *Ḥalqa*, ce qui leur permettait alors d'obtenir des concessions de l'Etat. Abū'l-Maḥāsin signale que nombreux furent ceux qui furent incorporés dans l'un ou l'autre de ces corps durant la dernière période de l'époque mamelouke ⁽³⁾. Quoi qu'il en soit, lui et son père eurent droit à une partie des terres que possédait leur père au village de Qulayb 'Abyār, dans la province de Menoufieh ⁽⁴⁾.

Après la mort de Qāsim, la part de ce dernier revint à son frère, qui reçut ce privilège grâce aux bonnes relations qu'il entretenait avec l'Emir Ġānibak Dawādar ⁽⁵⁾. Il semble que ces événements se passèrent entre 865 et 867 de l'Hégire, à l'époque où l'Emir occupait une des plus hautes fonctions de l'Etat ⁽⁶⁾.

Lorsqu'il évoque la catastrophe de 873, due à la sécheresse et aux épidémies, Abū'l-Maḥāsin parle aussi de ce qui survint au village de Qulayb 'Abyār, ajoutant

⁽¹⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 176.

⁽²⁾ *Ziyāda*, *op. cit.*, p. 28.

⁽³⁾ *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VII, p. 300, 450, 830; *Ḥawādith*, p. 217, 616, 689-693.

⁽⁴⁾ *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VI, p. 104.

⁽⁵⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 179.

⁽⁶⁾ *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VI, p. 775-781. *Ḍaw'*, vol. III, n° 235.

que « cela arriva aussi dans ses terres ». Les pertes dans cette région atteignirent au début du 9^e siècle la somme de 3500 dinars, mais diminuèrent par la suite ⁽¹⁾.

Le rang d'Abū'l-Maḥāsīn dans la société mamelouke peut être évalué d'après les fonctions qu'il occupait dans le cortège du *Maḥmal* et à la tête du *Berḡās*, Abū'l-Maḥāsīn fit quatre fois le pèlerinage à la Mecque; en 825, 849, 857 ⁽²⁾ et 863 ⁽³⁾. C'est pendant le second pèlerinage qu'il fut nommé *Bāš* à la droite du commandant du *Maḥmal*, alors que Qāit Bāy — devenu Sultan par la suite — était chargé du contingent gauche de la caravane. Tous deux remplissaient les fonctions d'Assistant de l'*Amīr al-Ḥāḡ* pour la protection du convoi ⁽⁴⁾.

En 857, il fut candidat au titre de *Amīr al-Ḥāḡ*. Voici ce qu'il dit lui-même à ce propos : « Le Sultan ordonna de préparer le *Maḥmal* au mois de Raḡab et de tirer à l'arc, alors que le Sultan Zāhir Ġaḡmaq avait aboli ce cérémonial depuis près de dix ans et nommé *Amīr al-Maḥmal* Ġānibak Ašrafī al-Khāzindār, et que certains parmi les gens de l'Emir de Mille m'avaient avoué leur ignorance de ce jeu. Ġānibak demanda que ce jeu fût enseigné et sa sollicitation fut agréée. Le Sultan était désireux de satisfaire ses gens, aussi nomma-t-il quatre chefs parmi les Emirs des Dix.

Sachant que l'Emir Ġānibak Ašrafī était en ce temps là Emir de Quarante, on peut en déduire qu'Abū'l-Maḥāsīn avait un rang équivalent de celui de l'Emir de Dix ⁽⁵⁾.

Faisant partie des *Awlād an-Nās*, Abū'l-Maḥāsīn avait droit à une *Ġāmkiyya* et une certaine quantité de fourrage, de viande et de pain, du *Dīwān al-Mufrad* ⁽⁶⁾. Cependant l'Emir Zāin al-Dīn supprima ces dons quand il fut nommé grand 'Ustadār sous le règne de Ašraf Ināl. Toutefois, grâce aux relations qu'il entretenait avec l'Emir Ġānibak Dawādār et avec Maṣṣūr ibn al-Šafiyy, qui fut nommé 'Ustadār à la place de Zāin al-Dīn ⁽⁷⁾, il continua à toucher sa pension.

Il semble que ces mesures aient été dictées par le besoin d'économie, afin d'alléger les charges du *Dīwān al-Mufrad*. Mais Abū'l-Maḥāsīn continua à recevoir vivres et fourrages jusqu'à sa mort ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Popper, *op. cit.*, p. 380.

⁽²⁾ Voir plus loin.

⁽³⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 105.

⁽⁴⁾ Ziyāda, *op. cit.*, p. 31-32.

⁽⁵⁾ Popper, *op. cit.*, p. 378-379.

⁽⁶⁾ *Ḥawādith*, p. 691.

⁽⁷⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 179, 180-181.

⁽⁸⁾ Voir *Ḥawādith*, p. 689-694.

Les fils de l'Emir Taġrī Birdī purent de même disposer de la maison que leur père avait achetée à Nāṣir Faraġ, quand il était Atabek d'Egypte, et qu'il habita jusqu'en 813, date à laquelle il fut nommé gouverneur de Damas. Cette maison était plus connue sous le nom de « Maison d'Ibn Faḍl-Allah » vu que les Banī Faḍl-Allah avaient été à la tête du *Dīwān al-Inṣā'* pendant près d'un siècle, depuis l'époque d'al-Aṣraf Khalil ibn Qalāūn jusqu'à la fin du règne de Barqūq ⁽¹⁾. D'après ce que dit Abū'l-Maḥāsin dans la biographie du juge Zaīn al-Dīn 'Abd al-Bāsiṭ ibn Ibrahīm Dimašqī, les fils de Taġrī Birdī reprirent cette maison après le meurtre de Nāṣir Faraġ. Il y est dit, en effet : « Zaīn al-Dīn était au service d'al-Mu'ayyad jusqu'au meurtre du Sultan Nāṣir Faraġ. Il vint avec lui au Caire et habita dans notre voisinage à Saba'a Qā'āt alors qu'il était pauvre et sans ressources quand al-Mu'ayyad devint Sultan ... » ⁽²⁾.

Dans la biographie du juge 'Alā' al-Dīn ibn Muġlī, mort en 838, il dit : « Il fut nommé juge de Ḥāma durant sa jeunesse et le demeura jusqu'à ce que al-Mu'ayyad l'eût nommé juge en Egypte. Il vécut dans notre voisinage au Caire, à Saba'a Qā'āt jusqu'à sa mort » ⁽³⁾.

Ailleurs, parlant de l'assaut des Mamelouks contre la maison de l'Ustadār Abū'l-Khair al-Naḥḥās en 854 et du retard apporté au versement de la pension du Sultan, il mentionne sa maison située tout près de Saba'a Qā'āt ⁽⁴⁾. Il convient d'ajouter que la maison de Baibars devint à son tour, en 821, propriété du Kātib al-Sirr Nāṣir al-Dīn Muḥammad ibn al-Bārīzī ⁽⁵⁾. A cause de ce voisinage entre la maison d'Ibn al-Bārīzī (ex-maison de Baibars) et celle de Taġrī Birdī (ex. Ibn Faḍl-Allah) une solide amitié se noua entre Abū'l-Maḥāsin et Kamāl al-Dīn, fils de Nāṣir al-Dīn Muḥammad ibn al-Bārīzī ⁽⁶⁾.

Nāṣir al-Dīn occupait le secrétariat d'Etat sous le règne d'al-Mu'ayyad, jusqu'à sa mort survenue en 823 ⁽⁷⁾. Son fils Kamāl al-Dīn remplissait les fonctions de sous-gouverneur. Quand son père mourut, il le remplaça. Mais il fut écarté de ces charges après la mort d'al-Mu'ayyad. Il y revient durant le règne de Barsbay, à partir du mois de Rabī' I, 836 de l'Hégire et fut secrétaire pour la 3^e fois durant le règne

⁽¹⁾ Voir mes études : *Kuttāb al-Sirr fī Miṣr al-Mamlukiyya*, p. 112-135 (sous presse).

⁽²⁾ *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VII, p. 347-348.

⁽³⁾ *Nuḡūm*, ibidem, vol. VI, p. 786.

⁽⁴⁾ *Nuḡūm*, ibidem, vol. VII, p. 104.

⁽⁵⁾ *Khīṭaṭ*, II, p. 59.

⁽⁶⁾ *Nuḡūm*, éd. Dār al-Kutub, vol. I, p. 16.

⁽⁷⁾ Darrāġ, *Kuttāb al-Sirr*, p. 141-142, n° 20.

de Ġaqmaq depuis le mois de Rabi^c II 842 jusqu'à Rabi^c II 856. De plus Ġaqmaq épousa la fille de Kamāl al-Dīn. Celui-ci était considéré l'homme le plus remarquable de l'Etat durant le règne de Ġaqmaq ⁽¹⁾. Nous verrons par la suite ce qui devait résulter de l'amitié entre Abū'l-Maḥāsin et Kamāl al-Dīn.

* * *

Abū'l-Maḥāsin vivait donc dans l'aisance des *Awlād an-Nās*; il devint familier de la cour et des hauts personnages de l'Etat. C'est d'eux qu'il recueillait les nouvelles les plus sûres. D'autre part, son indépendance matérielle lui évitait de demander des fonctions ou de soudoyer qui que ce fût, comme il était d'usage en ce siècle ⁽²⁾. Cela lui permettait d'exprimer ses opinions avec franchise ⁽³⁾.

Ses premières relations quand il fut parvenu à l'âge d'homme, il les noua avec le Sultan Barsbāy qui lui accorda le privilège de l'accompagner à une partie de chasse ⁽⁴⁾. Il fut aussi le compagnon du Sultan durant la campagne contre 'Āmid en 836, c'est-à-dire contre l'Emir Qarā-Yuluk. Abū'l-Maḥāsin faisait partie des Mamelouks envoyés par Barsbāy pour entreprendre des négociations avec Qarā-Yuluk quand il eut échoué devant la ville de 'Āmid. Certains de ces Mamelouks avaient été au service de son père. Ainsi, Abū'l-Maḥāsin a été le témoin visuel de cette campagne qu'il nous a décrite avec précision ⁽⁵⁾.

Durant le règne de Ġaqmaq, ses relations avec la cour devinrent plus étroites à cause des liens familiaux qui l'attachèrent à al-Nāṣir Muḥammad (ibn al-Sultān) et aussi en raison de son amitié pour Kamāl al-Dīn Muḥammad ibn al-Bārīzī auprès de qui il remplissait les fonctions de secrétaire ⁽⁶⁾.

Ses relations avec la cour sont prouvées par le fait que tous les vendredis il montait à la citadelle et prenait part au conseil hebdomadaire que tenait le Sultan avec les *'ulama'* ⁽⁷⁾. A propos d'al-Bārīzī, voici ce que rapporte Abū'l-Maḥāsin dans sa biographie d'un des juges : « J'ai dit — et les choses citées en évoquent

⁽¹⁾ Darrāġ, *op. cit.*, p. 142-143 (n° 21), p. 153-154 (n° 31), p. 157 (n° 35).

⁽²⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 98.; Darrāġ, *L'Egypte sous le règne de Barsbay*, p. 110-131.

⁽³⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 100-103.

⁽⁴⁾ Ziyāda, *op. cit.*, p. 31.

⁽⁵⁾ *Nuġūm*, éd. Popper, vol. VI, p. 691-712; Popper, *op. cit.*, p. 377-378.

⁽⁶⁾ Voir plus loin.

⁽⁷⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 178.

d'autres — que j'ai tenu un jour une réunion avec le juge Kamāl al-Dīn ibn al-Bārīzī, *Kātib al-Sirr* en Egypte, que Dieu le fasse reposer en paix. Il me remit une lettre d'un certain habitant de Gaza où il était dit : Excellence, le Mamelouk écarté de telle fonction à Gaza sollicite d'être nommé juge du rite chaféite ou si cela est impossible, du rite ḥanafite ou, à défaut, du rite malikite ou ḥanbalite ». Alors j'ai écrit dans la marge, de ma propre écriture : « Sinon, *mašā'ilī* (lampiste) ⁽¹⁾ du gouverneur de Gaza ».

Il ne semble pas que Abū'l-Maḥāsin ait entretenu d'étroites relations avec Ašraf Ināl car il ne montait à la citadelle qu'une ou deux fois l'an, seulement pour affaires urgentes ⁽²⁾.

Cependant, il était toujours proche des personnes au pouvoir durant ce sultanat. A leur tête se trouvait Ġamāl al-Dīn Abū'l-Maḥāsin, Yūsuf ibn 'Abd al-Karīm, ibn Kātib Ġakan qui cumula les fonctions de *Nāzir al-Khāṣ* et *Nāzir al-Ġāiṣ* depuis 856 jusqu'à sa mort, en 862 ⁽³⁾. Sakhāwī ⁽⁴⁾ et Ibn al-Šārafī ⁽⁵⁾ faisant allusion à ces relations accusent Abū'l-Maḥāsin de faire sa cour au pouvoir. Au temps de Khuṣqadam les relations d'Abū'l-Maḥāsin avec les grands devinrent plus étroites encore, sans doute parce que Khuṣqadam était grec comme lui ⁽⁶⁾. Abū'l-Maḥāsin fut lié avec l'Emir Ġānībāk al-Zāhirī qui, selon l'expression de l'époque, était « un grand de l'état, dirigeant le royaume, maître de faire et de défaire » عظيم الدولة ومدير المملكة وصاحب الحل والعقد, à cause des efforts qu'il déploya pour mettre Khuṣqadam sur le trône et l'y maintenir du 18 Ramadan 865 jusqu'à la mort de ce dernier en 867 ⁽⁷⁾; Sakhāwī ⁽⁸⁾ et Ibn al-Šārafī ⁽⁹⁾ soutiennent qu'Abū'l-Maḥāsin n'a acquis sa renommée que grâce à ses relations avec cet émir. Par ailleurs, le lecteur des *nuḡūm al-zāhira* et de *hawādith al-duhūr* rencontre des passages exprimant toute l'admiration de l'historien pour l'Emir Ġānībāk ⁽¹⁰⁾

⁽¹⁾ *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VI, p. 163-164.

⁽²⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 178.

⁽³⁾ Wiet, *Manhal Šāfī*, n° 2710; *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VI, p. 419, 726, 753, 846, vol. VII, p. 3, 18, 614; *Ḥawādith*, p. 383.

⁽⁴⁾ *Nuḡūm*, Dār al-Kutub, vol. I, p. 20.

⁽⁵⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 181.

⁽⁶⁾ *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VII, p. 667, 685, 842.

⁽⁷⁾ *Nuḡūm*, *op. cit.*, vol. VII, p. 775-781; *Ḥawādith*, p. 566-569; *Ḍaw'*, vol. III, p. 57-59.

⁽⁸⁾ *Nuḡūm*, éd. Dār al-Kutub, vol. I, p. 20.

⁽⁹⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 178-179, 181.

⁽¹⁰⁾ *Nuḡūm*, éd. Popper, vol. VII, p. 143; *Ḥawādith*, p. 229, 270, 276, 305, 319, 327, 343, 397-398, 411, 433, 441.

comme il trouve aussi dans la biographie le passage suivant : « Il partit ensuite pour Ġaddah alors qu'il était Emir de Cent et commandant de Mille, en 835. Et quand il devint gouverneur du Ḥiğāz, les Sultans des Indes et d'autres du temps d'al-Zāhir Ġaqmaq lui adressaient des messages. J'en ai lu moi-même quelques-uns écrits soit en vers, soit en prose ⁽¹⁾. »

Abū'l-Maḥāsīn entretenait en outre d'excellentes relations avec l'intendant du *Diwān Mufrad* et le ministre Šams al-Dīn Maṣṣūr ibn al-Šāfi ⁽²⁾. Nous avons déjà signalé que, grâce à ces relations, Abū'l-Maḥāsīn avait pu recevoir de nouveau les dons et la pension suspendue par l'Emir Zaīn al-Dīn ⁽³⁾. La preuve de l'étroite amitié qui liait Abū'l-Maḥāsīn et Khuṣṣadam est donnée dans la biographie de cet Emir. Après avoir énuméré ses bonnes et ses mauvaises actions, il ajoute : « Il avait de l'estime pour moi, mes paroles étaient les bienvenues, mes demandes exaucées » ⁽⁴⁾.

Après Khuṣṣadam, Ylbay et Timūr-Buğā lui succédèrent pour une courte période. Timūr-Buğā était grec comme Abū'l-Maḥāsīn et en étroites relations avec lui. Ce dernier lui décerne des louanges dans son ouvrage ⁽⁵⁾.

Vint ensuite Qāit Bāy. Celui-ci, au mois de Rabī' II 873, fit venir Abū'l-Maḥāsīn et le fit participer aux épreuves de tir à l'arc qu'il avait organisées à l'intention des notables, des commerçants et des autres classes de la population. Nombreux furent ceux qui à cette occasion eurent les vivres coupés. Abū'l-Maḥāsīn dit à ce propos : « Il me fit participer à cette épreuve. Je me suis présenté plus d'une fois à ces jeux. Je n'y ai subi aucun mauvais traitement et jamais je n'ai vu une distribution de vivres plus équitable car il distribuait à chacun suivant sa valeur ⁽⁶⁾ ». Cependant les relations entre Qāit Bāy et Abū'l-Maḥāsīn se relâchèrent ⁽⁷⁾. Cela apparaît clairement dans ces lignes écrites lors de la marche du Sultan sur Faras-kīn, durant le *Bairām* de 873. A cette époque, la vie était devenue très chère à cause d'une crue insuffisante, et la peste avait fait des ravages parmi la population. Abū'l-Maḥāsīn s'exprime ici avec amertume : « Le Sultan se rendait dans ces régions alors qu'il songeait à s'emparer des biens des gens, même ceux des grands

⁽¹⁾ *Nuğūm*, éd. Popper, vol. VII, p. 775-781; *Ḥawādith*, p. 566-569.

⁽²⁾ *Nuğūm*, ibidem, vol. VII, p. 812-813; *Nuğūm*, éd. Dār al-Kutub, vol. I, p. 22; *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 180.

⁽³⁾ Voir plus loin.

⁽⁴⁾ *Nuğūm*, éd. Popper, VII, p. 761.

⁽⁵⁾ *Nuğūm*, ibidem, VII, p. 842-844.

⁽⁶⁾ *Nuğūm*, ibidem, VII, p. 693-694.

⁽⁷⁾ *Ziyāda*, op. cit., p. 31.

fermiers. Il y allait aussi pour toucher ce qu'on lui devait (ses *taqādim*). Dans ses randonnées, il n'avait pas en vue l'intérêt général, mais causait du tort aux fellahs et aux villageois ⁽¹⁾ ».

* * *

Une jeunesse et une vie étroitement liée à la classe dirigeante, l'aisance matérielle dans laquelle il vivait, jointe à ses connaissances dans les domaines de la religion, des lettres, de l'histoire et de la science, tout cela permit à Abū'l-Maḥāsin de juger sans passion les événements et les gens. De fait, ses récits historiques sont véridiques. On peut dire de lui qu'il fut le miroir de son époque avec tout ce que celle-ci comprenait de luttes et de controverses. Sans doute, les critiques virulentes de Sakhāwī et d'Ibn al-Ṣāirafī étaient-elles dues à l'envie : Abū'l-Maḥāsin était riche, noble, fils de Grec et appartenait, comme eux, à la classe des écrivains puisqu'il pratiquait comme eux ce métier. Aussi prenaient-ils plaisir à dénombrer les nombreuses erreurs linguistiques qui déparaient son style et à mettre l'accent sur son ignorance concernant les affaires turques. Ils l'accusaient en outre d'avoir introduit des notions fantaisistes dans ses biographies et de manquer de précision en relatant les événements ⁽²⁾.

On sait que Sakhāwī dans son *Daw'* a critiqué tous les grands de son époque ⁽³⁾. Quant à Ibn al-Ṣāirafī, il nous suffira de citer ce qu'il écrit dans la biographie de son père, l'Emir Taġrī Birdī dans son livre *Nuzhat al-Nufūs wal-Abdān* où il décrit Abū'l-Maḥāsin comme un « maître de l'histoire » et un maître dans les diverses sciences. Il ajoute même qu'Abū'l-Maḥāsin est le maître incontesté de cet art spécial qu'est l'histoire ⁽⁴⁾. D'autre part, il est bien mal placé pour juger du style d'Abū'l-Maḥāsin car il n'est pas exempt d'erreurs linguistiques, lui non plus, et son style est plus proche de la langue parlée que de la langue écrite ⁽⁵⁾. Lui-même, Ibn al-Ṣāirafī ne fut pas épargné par les critiques de Sakhāwī ⁽⁶⁾. Selon Popper, Ibn al-Ṣāirafī s'est attaqué à lui injustement alors qu'au contraire Abū'l-

⁽¹⁾ *Ḥawādith*, p. 711-712.

⁽²⁾ *Nuġūm*, éd. Dār al-Kutub, I, p. 20-22.
Tibr, p. 4-5; *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 179-180.

⁽³⁾ *Nuġūm*, ibidem, p. 23, note 1; *Ziyāda*,

op. cit., p. 40.

⁽⁴⁾ *Nuzhat al-Nufūs*, II, p. 320-321.

⁽⁵⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 19-20.

⁽⁶⁾ Idem, p. 10-11.

Maḥāsīn est impartial et sans passion ⁽¹⁾. A la Bibliothèque de Berlin, se trouve une copie manuscrite des *Hawādith* de la main de Sakhāwī où se trouvent en marge les critiques adressées à Abū'l-Maḥāsīn et qui seront insérées plus tard dans *al-Daw'*. On est surpris de retrouver dans ces marges des notes que l'on retrouve dans telle ou telle biographie reproduite dans son ouvrage *al-Tibr al-Masbūk*, comme on peut le voir en marge du folio 36 A (٣٦) ⁽²⁾. Devant la biographie de Ašraf Ināl, on trouve cette phrase : « Cela doit être écrit dans *al-Tibr* quand il s'agira de faire la biographie du Sultan ».

Nul doute donc que certaines des critiques de Sakhāwī contiennent une part de vérité. Abū'l-Maḥāsīn a reconnu lui-même avoir commis des erreurs par ignorance, omission ou confusion, surtout quand il s'est agi de rédiger un grand ouvrage comme les *Nuğūm*. Dans les événements de l'année 861, il dit notamment : « Nous avons dévié de notre but. Revenons-y, c'est-à-dire citons les événements qui ont lieu en Egypte, et d'autres, si possible, car l'imperfection est dans ma nature, ainsi que l'oubli, et ceci quand il s'agit de fixer les événements comme d'habitude dans le premier volume ⁽³⁾ ».

A propos de la campagne de Rhodes en 848, durant le règne de Ġaqmaq, il rapporte ce qui suit : « J'avais mentionné l'invasion de la Castille dans un brouillon que j'ai égaré; alors je l'ai résumée de la sorte; il m'est arrivé des choses semblables durant les années 845 et 846 » ⁽⁴⁾. En effet, nous ne constatons aucune coïncidence entre les événements relatés dans les *Nuğūm* et les *Hawādith* à propos des campagnes du Sultan Ġaqmaq pour la conquête de Rhodes ⁽⁵⁾.

* * *

Une grande part de notre admiration pour l'historien Abū'l-Maḥāsīn est due à ses connaissances approfondies des historiens mamelouks. En effet, il ne se contente pas d'énumérer les événements, mais il discute les opinions de ses maîtres dans la science de l'histoire, Maqrīzī, Ibn Ḥaġar et 'Aīnī. Cependant, contrairement à Sakhāwī ⁽⁶⁾, il le fait sans passion et sans orgueil. Il reconnaît

⁽¹⁾ Popper, *op. cit.*, p. 376.

⁽²⁾ Popper, *op. cit.*, p. 374-375.

⁽³⁾ Popper, *op. cit.*, p. 373.

⁽⁴⁾ *Nuğūm*, éd. Popper, VII, p. 36 et note i.

⁽⁵⁾ Popper, *op. cit.*, p. 373, note 8.

⁽⁶⁾ Popper, *op. cit.*, p. 375-376.

l'autorité de Maqrīzī : « En un mot, c'est le meilleur historien. La différence entre lui et les autres historiens que j'ai bien connus est évidente, et l'obstination est vaine » ⁽¹⁾.

Abū'l-Maḥāsin cherche à l'excuser lorsqu'il prête le flanc à la critique. Il écrit notamment à propos de la biographie de Zāhir Ṭaṭar : « Il faut l'excuser d'avoir retransmis cela, car, éloigné des milieux gouvernementaux, il rapportait les nouvelles concernant les Turcs d'après des témoignages isolés, ce qui a provoqué de nombreuses inexactitudes. J'ai attiré son attention là-dessus et, confiant en mes paroles, il a accepté plusieurs rectifications dans *maẓannāt al-atrāk wa ismā'ihim wa waqā'ihim* » ⁽²⁾.

Ailleurs, Abū'l-Maḥāsin revient sur Maqrīzī : « Le Cheikh Maqrīzī, que Dieu le fasse reposer en paix, a souvent commis des écarts de langage et débité des fables; le fait est patent mais Maqrīzī a des excuses. Parmi ses contemporains, il fut un homme très remarquable et un historien qui n'est surpassé par aucun de ceux que j'ai connus. Le Sultan Barqūq l'avait admis dans son intimité, mais tous ses successeurs le tinrent à l'écart et ne lui manifestèrent aucune faveur. Le Sultan Barsbāy ne le faisait jamais appeler, malgré le plaisir qu'offrait sa compagnie et le charme de sa conversation. Maqrīzī s'en tient donc à noter les erreurs et les défauts des sultans. Tout mal, en effet, entraîne un mal correspondant. Cependant, il pratiquait le bien pour le bien. Certains poètes dirent : « jusqu'à quand continueras-tu la louange et l'injure? ». Il répondit : « Tant que l'homme de bien répandra des bienfaits et que le malfaisant nuira » ⁽³⁾.

Tout en reconnaissant la valeur de Maqrīzī, il lui reproche cependant sa sévérité contre 'Aīnī. C'est ainsi qu'au mois de Dū'l-Hiġġa 828, 'Aīnī, *Muḥtassib* du Caire, fut lapidé parce que la capitale manquait de pain. Quand le Sultan apprit ce qui était arrivé, il ordonna d'arrêter les criminels et de leur couper le nez et les oreilles. Puis il les laissa aller. Abū'l-Maḥāsin ayant copié ce qu'avait écrit Maqrīzī à ce sujet, commente ainsi ces lignes : « Ici prend fin le texte de Maqrīzī qui se tait sur la lapidation de 'Aīntābī, cherchant ainsi à augmenter le ressentiment qui existait contre lui, à cause de la haine qui les séparait » ⁽⁴⁾.

Abū'l-Maḥāsin signale aussi les erreurs d'Ibn-Ḥaġar dans la biographie du Sultan Barsbāy. Il dit à ce sujet : « On l'excuse d'avoir rapporté cela car il ignorait

⁽¹⁾ *Nuġūm*, éd. Popper, VII, p. 278-279.

⁽²⁾ *Nuġūm*, ibidem, VI, p. 508-511.

⁽³⁾ *Nuġūm*, ibidem, VI, p. 755-756, 774-775.

⁽⁴⁾ *Nuġūm*, ibidem, VI, p. 594.

la langue turque et toutes choses concernant les Turcs... J'ai trouvé cette erreur dans cette rubrique, ignorant qu'elle était de sa main car — que Dieu le fasse reposer en paix — il possédait plusieurs calligraphies. J'ai noté ces erreurs dans la marge du livre, pensant qu'elles étaient dues à Ibn Qādi Šuhba. Ce livre tomba entre les mains du grand Qādi, Ibn Ḥaġar qui reconnut mon écriture. Il reconnut aussi son erreur » ⁽¹⁾.

* * *

Sa position dans la société mamelouke ne signifie pas qu'Abū'l-Maḥāsīn fut fanatiquement attaché aux Mamelouks. Il a fait plusieurs fois allusion à leurs défauts. Il aimait terminer leur biographie par ces mots : « Il faut toujours dire la vérité quelle qu'elle soit » ⁽²⁾. C'est sans doute à cause de cela qu'il reçut un jour la bastonnade : dans une copie du manuscrit des *Ḥawādith* conservée à Londres, le copiste commentant la biographie du grand Emir Yašbak al-Sūdūnī dit Mašadd affirme que la critique de l'historien contre cet Emir fut cause de la bastonnade en question ⁽³⁾; il est vrai que ce prince, ayant succédé à l'Emir 'Aqbugā Timrāzī, époux de sa sœur Šaqrā' et s'étant emparé des biens du défunt, un litige s'était élevé entre al-Sūdūnī et Šaqrā' au sujet de l'héritage ⁽⁴⁾. Mais Abū'l-Maḥāsīn n'a rien caché, dans la biographie de ses deux beaux-frères, l'Emir Ināl Nawrūzī, mort en 829 et l'Emir 'Aqbugā, malgré les liens de parenté qui l'unissaient ⁽⁵⁾ aux deux princes.

En dépit de son jugement favorable sur Mu'āyyad et du démenti infligé à Maqrīzī à ce sujet ⁽⁶⁾, il ne manque pas cependant de le blâmer pour s'être emparé de la porte de l'école du Sultan Ḥāsan ainsi que du lustre et de les avoir placés dans la mosquée qu'il avait fait ériger. « C'est un manque de charité et une mauvaise action de sa part », commente Maqrīzī ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ *Nuġūm*, ibidem, VI, p. 555-556.

⁽²⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 93; Popper, *op. cit.*, p. 389.

⁽³⁾ *Nuġūm*, ibidem, VII, Introd., p. XIII-XIV.

⁽⁴⁾ *Nuġūm*, ibidem, VII, p. 298-300; Wiet, *op. cit.*, p. 92; Popper, *op. cit.*, p. 389.

⁽⁵⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 92-93.

⁽⁶⁾ *Nuġūm*, ibidem, VI, p. 426-431.

⁽⁷⁾ *Nuġūm*, ibidem, VI, p. 359-360.

Si les historiens ont été d'accord pour désigner Nāṣir Faraġ comme « le fléau des pays de l'Islam » ⁽¹⁾, on ne remarque aucune animosité de la part d'Abū'l-Maḥāsin à son adresse, bien que Faraġ aussitôt après la mort du père de l'historien survenue à Damas, se fût emparé de ses biens laissant ses enfants dans le dénuement. Il défend même Nāṣir contre l'accusation d'avoir emprisonné son propre père ⁽²⁾. Il le défend à propos des émirs assassinés sur son ordre et dont le nombre atteignit 620 en un an ⁽³⁾. Il dit : « Faraġ ne tuait aucun mamelouk qu'après lui avoir pardonné une première fois. Il l'exécutait seulement en cas de récidive » ⁽⁴⁾. Tout en reconnaissant que Nāṣir Faraġ ayant été lui aussi assassiné, avait ainsi reçu un juste châtement, il réproouve cependant que son corps eût été jeté parmi les immondices, sa nudité à peine voilée ⁽⁵⁾.

Abū'l-Maḥāsin s'en prend à Maqrīzī au sujet des critiques qu'il adresse à Zāhir Ṭaṭar bien que ce dernier n'ait pas entretenu de bonnes relations avec l'Emir Taġrī Birdī. Il écrit à ce sujet : « Il haïssait mon père car il avait un jour fait arrêter un certain nombre de ses parents par ordre du Sultan Nāṣir Faraġ, alors qu'il était pour la troisième fois gouverneur de Damas. Mais il faut toujours dire la vérité quelle qu'elle soit » ⁽⁶⁾.

Il commente en ces termes la biographie de Ašraf Barsbāy par Maqrīzī : « J'ai pensé qu'il valait mieux garder le silence sur des paroles inconvenantes que l'on aurait honte d'employer à l'égard de qui que ce soit » ⁽⁷⁾.

Malgré l'influence d'Abū'l-Maḥāsin durant le sultanat de Ġaqmaq, nous pensons que ce qu'il a rapporté dans ses deux ouvrages les *Nuġum* et les *Ḥawādith* sont une preuve de son indépendance et de sa liberté de penser. Ainsi, après avoir affirmé qu'il fut l'un des sultans les plus pieux et les plus éclairés, grand amateur de livres précieux ⁽⁸⁾, il reconnaît que le pays a traversé une crise financière et militaire, bien qu'aucune campagne n'eût été entreprise en Syrie (il entend par là la campagne contre l'île de Rhodes) parce que le Sultan avait un faible pour les femmes et qu'il versait de l'argent aux Turcomans. Il note aussi que les troubles survenus après

⁽¹⁾ Darrāġ, *al-Ḥisbah*, BSEH, vol. XIV, p. 115.

⁽²⁾ *Nuġūm*, ibidem, VI, p. 250.

⁽³⁾ Idem, p. 300.

⁽⁴⁾ Idem, p. 271.

⁽⁵⁾ Idem, p. 269.

⁽⁶⁾ Idem, p. 517-520.

⁽⁷⁾ Idem, p. 550-556.

⁽⁸⁾ Ibidem, vol. VII, p. 247.

sa mort étaient dus à la pénurie de céréales et de denrées alimentaires. Puis il termine ainsi : « Je ne dis point cela par parti pris ni pour avilir Zāhir, mais cela est connu de quiconque possède un peu de bon sens » ⁽¹⁾.

Ainsi juge-t-il Ašraf Ināl ⁽²⁾ et son fils Mu'āyyad ⁽³⁾ et al-Zāhir Khušqadam. Il écrit, à propos de ce dernier : « Il aimait la richesse sans se soucier de la manière de se la procurer. Il avait des raisons valables et non valables. Pour ma part, je ne savais comment le juger. Je n'ai rien eu de ses bienfaits ou de ses méfaits. Cependant, il me témoignait beaucoup d'estime, mes paroles étaient écoutées et mes demandes exaucées. Ce que j'ai dit de lui est pure équité » ⁽⁴⁾.

* * *

Dans plusieurs pages des *Nuğūm* et des *Ḥawādith*, il dénonce la corruption des mamelouks oppresseurs et impies ⁽⁵⁾. Il revient à plusieurs reprises sur leur cruauté, leur ignorance, leur libertinage, leur avidité ⁽⁶⁾. Il n'épargne pas non plus la classe des gens de religion. Il fait ainsi plusieurs fois allusion à la nomination des juges, des faqīhs, de ceux qui tirent profit des fonctions religieuses, telles que la magistrature, la *ḥisba*, le *hizāa* des waqfs et dénonce la vénalité des charges ⁽⁷⁾. Relevons ici ce qu'a rapporté Taḡrī Birdī du Sultan Qāit Bāy quand il licencia le grand Qādi du rite chaféite Badr al-Dīn Abū'l-Sa'ādāt Bulqīnī durant la première année de son règne, refusant le poste à tous les candidats : « Je veux nommer un juge qui ne soit pas vénal » ⁽⁸⁾.

De par son appartenance à la caste des mamelouks, il a pu nous donner une image précise des mamelouks, des faqīhs, des 'ulamā'. Nous voyons cela dans la biographie de l'Emir Saif al-Dīn Ġār Quṭlū, Atabek des armées, mort en 837 : « C'était un grand Emir, respecté, courageux, élégant... Il aimait rire avec excès mais son gouvernement était sans reproche... Il occupait des fonctions spéciales auprès d'Ašraf Barsbāy. Si le grand Qādi Badr al-Dīn al-'Aīnī se présentait

⁽¹⁾ *Ḥawādith*, p. 175-176.

⁽²⁾ *Nuğūm*, idem, VII, p. 558-561.

⁽³⁾ Idem, p. 652-665.

⁽⁴⁾ Idem, p. 761.

⁽⁵⁾ Idem, p. 509-510.

⁽⁶⁾ Wiet, *op. cit.*, p. 105.

⁽⁷⁾ *Nuğūm*, ibidem, VI, p. 274, VII, p. 610-611; *Ḥawādith*, p. 196, 198, 230.

⁽⁸⁾ *Ḥawādith*, p. 533.

chez le Sultan le vendredi et lisait quelques pages d'histoire, puis passait de là au sermon et promettait de sévères châtiments aux buveurs de vin, Ašraf renchérrissait et priait Dieu de lui pardonner. S'il continuait avec cette sévérité, Ġār Quṭlū disait alors : « O Qādi, n'as-tu rien à dire à part les châtiments réservés à ceux qui boivent du vin ? Pourquoi ne dis-tu pas quelque chose sur la vénalité des juges et les biens des orphelins dont ils s'emparent ? Il répondit : « C'est là un secours pour ceux qui ont dévié du droit chemin ». Entendant cela, Ašraf riait, lui et son entourage » ⁽¹⁾.

Une autre fois, lorsque au mois de Ġumāda II 838, le sultan eut désigné le grand Qādi, Šihāb al-Dīn Ibn Ḥaġar pour lui exposer les dispositions prises par ceux qui avaient constitué des biens waqfs pour l'entretien des écoles et des asiles d'aliénés, les assistants quittèrent la séance après avoir entendu comment les gestionnaires s'emparaient des revenus des waqfs pour leur usage personnel; Abū'l-Maḥāsin commente ainsi ces faits : « Si le Sultan avait délégué des faqīhs, des émirs et des soldats versés dans la religion pour examiner ces excès, ils auraient amassé des biens permettant la conquête de Chypre, car les intérêts des waqfs des mosquées érigées au Caire et en Syrie étaient enlevés par l'avidité de ces rapaces ... » ⁽²⁾.

Cet esprit d'animosité prit par la suite un cachet de violence. C'est ainsi qu'Abū'l-Maḥāsin rapporte, entre les années 854 et 857, 858, 860, ce que les mamelouks faisaient pour empêcher les 'ulamā' de monter à cheval, à dos de mulet ou d'âne, à l'exception des grands de l'Etat qui demandaient au Sultan de leur céder les biens appartenant aux faqīhs et aux 'ulamā'. « Il ne resta au Caire aucun 'ālim qui ne renonçât à monter à cheval » ⁽³⁾.

* * *

La pertinence des écrits d'Abū'l-Maḥāsin en de nombreux domaines peut être déduite de sa formation telle qu'elle apparaît dans la biographie qu'il a dictée

⁽¹⁾ *Nuḡūm*, ibidem, VI, p. 831-832.

Ḥawādith, p. 167 (857), p. 205 (858), p. 278 (860).

⁽²⁾ *Nuḡūm*, ibidem, VI, p. 729.

⁽³⁾ *Nuḡūm*, ibidem, VII, p. 198 (854);

à son disciple al-Turkomānī. Abū'l-Maḥāsīn avait étudié, outre l'histoire, l'astronomie, la musique et l'équitation. En astronomie, il a pu nous décrire d'avance la comète qui apparut au mois de Ġumāda I 860 ⁽¹⁾ ainsi que l'éclipse de lune à laquelle il assista la nuit du jeudi 15 Muḥarram 873 ⁽²⁾. En matière de musique, il nous a donné la biographie des chanteurs de son temps, parmi lesquels on relève Nāṣr al-Dīn Muḥammad Māzūtī, Zāin al-Dīn ʿAbd al-Qādir ibn Muḥammad Wafāʾī, qui était aussi prédicateur, lecteur du Coran ⁽³⁾.

En équitation, comme dans l'art de la guerre, il témoigne de connaissances étendues. Au mois de Shawwāl 860, on avait tiré un boulet devant le sultan. Le canon avait tonné au pied de la Citadelle plus d'une fois. Personne ne pouvant indiquer la portée du canon, on fit transporter le canon sur la Montagne Rouge, près du Mausolée Qubbet al-Naṣr. On tira et ainsi on put évaluer la portée du canon. Abū'l-Maḥāsīn était absent au moment du tir. Quand il arriva et que le sultan lui demanda quelle était la portée du canon, il lui répondit : « Je n'étais pas présent ». Le Sultan lui demanda alors de faire ce calcul. Abū'l-Maḥāsīn nous explique comment il put mesurer la portée du tir. Il nous décrit ensuite le canon qui était d'une seule pièce, à arêtes, et pesant 170 qanṭārs égyptiens. Le boulet, en l'occurrence une pierre, pesait 4 qanṭārs et la poudre 37 *rotolis* ⁽⁴⁾.

* * *

Tels sont, brièvement exposés, quelques aspects de l'œuvre de l'historien Abū'l-Maḥāsīn. Ce fut un esprit indépendant, ami de la vérité. Nous devons aussi à la vérité de dire que les critiques de Sakhāwī et d'ibn al Ṣāirafī en ce qui concerne le style d'Abū'l-Maḥāsīn sont, pour une large part, exactes. En effet, ses écrits contiennent de nombreuses fautes grammaticales ⁽⁵⁾. Abū'l-Maḥāsīn a commencé à écrire l'histoire aux environs de 840 ⁽⁶⁾. Il convient de rappeler encore une fois

⁽¹⁾ Popper, *op. cit.*, p. 384-385.

⁽²⁾ Idem, p. 385.

⁽³⁾ Idem, p. 385.

⁽⁴⁾ Idem, p. 386.

⁽⁵⁾ Idem, p. 375-376.

⁽⁶⁾ *Nuḡūm*, éd. Dār al-Kutub, I, p. 19; Wiet, *op. cit.*, p. 100.

que c'était un historien d'origine grecque et que la littérature arabe à cette époque était entachée de vulgarismes et de mots empruntés au vocabulaire turc.

On peut dire du style d'Abū'l-Maḥāsin qu'il constitue une transition entre le style des grands historiens qui le précédèrent et qui représentèrent la culture arabe authentique, tels qu'Ibn Khaldūn, Maqrizī, Ibn Ḥaġar, °Aīnī et Ibn °Arab-Šāh et celui des historiens qui l'ont suivi, et d'abord Ibn Iyās dont le style se rapproche de l'arabe vulgaire ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ *Inbā' al-Ḥaṣr*, p. 19-20.